

## Un destin : Albert Camus (1913 - 1960)

Olivier Clément

Albert Camus a découvert ensemble, dans le quartier pauvre d'Alger où il a grandi, « la beauté » et les « humiliés » : « Je fus placé à mi-distance de la misère et du soleil. La misère m'empêcha de croire que tout est bien sous le soleil et dans l'histoire ; le soleil m'apprit que l'histoire n'est pas tout ». Ni père – il est mort à la guerre –, ni passé : les Français d'Algérie n'en ont pas. Mais l'étreinte éperdue de la mer, la plénitude close et ronde de la lumière, l'amitié d'hommes simples qui vivent un bonheur d'instinct, et comme une innocence charnelle. Un matin, à l'université où il poursuivait des études de philosophie, Albert Camus « bondit, les bras tendus, et tourné vers les fenêtres illuminées de toute la splendeur légère du printemps algérien : Sortons, cria-t-il, qu'avons-nous besoin de philosopher ? Dieu est dans chaque arbre ! ».

Cet amour des êtres et des choses éclate dans les premières œuvres de Camus : *L'Envers et l'Endroit* (écrit en 1935) et *Noces* (écrit en 1936) : « Non, ce n'est pas moi qui comptais, ni le monde, mais seulement l'accord et le silence qui, de lui à moi, faisaient naître l'amour ». « Il n'y a que l'amour qui nous rende à nous-mêmes ».

Mais ces noces ne seront que fiançailles interrompues. A travers la maladie et l'échec de l'amour, Camus découvre le mal, la mort, l'opacité des êtres et des choses. Le christianisme, connu tard et mal, à travers Saint-Augustin (dont certaines cruautés, comme la damnation des enfants morts sans baptême, ne cesseront de le révolter), le christianisme lui reste étranger. Il écrit *Le Mythe de Sisyphe* (1942) dont le cœur est l'intuition de l'absurde : le monde est épais et inhumain, la mort et le mensonge sont partout, l'homme fuit sa condition en adhérant mécaniquement à son personnage. Mais le choc de l'absurde arrache l'homme à ce somnambulisme, fait naître en lui la véritable conscience : « désir de clarté », celle-ci s'avive en se meurtrissant contre un monde « irrationnel », mais dont la précaire et poignante beauté se révèle à ceux qui savent qu'ils vont mourir. Face au néant, pas d'autre issue que le défi, le désir de « vivre le plus », de s'épuiser en épuisant l'instant, en multipliant les sensations, – tel Don Juan, le comédien ou le conquérant.

*Caligula* (écrit en 1938), c'est l'homme absurde devenu maître du monde, et détruisant tout parce que rien ni personne ne peut répondre à son désir d'absolu. *L'Etranger* (écrit en 1939-1940), c'est l'homme de l'instinct, innocent et discontinu dans la plénitude algéroise de l'instant, et qui soudain s'éveille parce qu'on va le tuer – parce qu'il se découvre condamné à mort, et reçoit comme récompense la conscience dérisoire et merveilleuse *d'être*, et d'être au monde : « Je crois que j'ai dormi parce que je me suis réveillé avec des étoiles sur le visage. Des bruits de campagne venaient jusqu'à moi. Des odeurs de nuit, de terre et de sel rafraîchissaient mes tempes. La merveilleuse paix de cet été endormi entrainait en moi comme une marée ».

Bientôt, cependant, l'expérience de Camus s'élargit : la guerre, la résistance, plus tard le journalisme politique, toute une action qu'il veut au service de la personne et de la vie, lui font dépasser le stade de l'absurde, celui d'un défi solitaire et orgueilleux. Maintenant il veut exprimer ce qu'il vit, c'est-à-dire, par le service, une révolte non plus nihiliste, mais humblement féconde. Le texte-clé, ici, est *L'Homme révolté* (1951). *Le Mythe* s'ouvrait sur la question : « Puis-je me tuer ? ». *L'Homme révolté*, faisant le bilan des révoltes et des révolutions du monde moderne, interroge au contraire : « Puis-je tuer les autres ? ». De la confrontation du « tout est permis » de l'athéisme

lucide avec l'intuition irréductible, pourtant, qu'il n'est pas permis de tuer un être humain, naît une conscience qui n'est plus de l'individu et de l'instant, mais de la *nature humaine* comme communion à sauvegarder. La révolte n'a de sens qu'au service de ce « lieu commun où tous les hommes (...) ont une communauté prête. (...) Dans la révolte, l'homme se dépasse en autrui (...) Je me révolte, donc nous sommes. La révolte est, dans l'homme, le refus d'être traité en chose et d'être réduit à la simple histoire. Elle est l'affirmation d'une nature commune à tous les hommes, qui échappe au monde de la puissance ». La signification d'une nature commune à tous les hommes qui échappe au monde de la puissance. La signification de la révolte, c'est donc « que soit considéré ce qui, dans l'homme, ne peut se réduire à l'idée, *cette part chaleureuse qui ne peut servir à rien d'autre qu'à être* ».

Ainsi, de toute sa violence, le révolté cherche ce que nous pourrions appeler, avec Saint Maxime le Confesseur, « le centre où convergent les lignes » et qui, pour Maxime, est le Christ. Mais Camus refuse toujours, comme dit l'un de ses porte-parole dans *La Peste* (1947) « d'aimer cette création où des enfants sont torturés ». « Nous sommes devant le mal, déclare-t-il aux Dominicains de Latour-Maubourg. Et pour moi, il est vrai que je me sens un peu comme cet Augustin d'avant le christianisme qui disait : "Je cherchais d'où vient le mal et je n'en sortais pas" ». Le mouvement profond de la révolte au service de la communion humaine reste donc « un mouvement religieux déçu », qui pourtant ne se fige pas dans son refus, mais questionne : « On nie Dieu au nom de la justice, mais l'idée de justice se comprend-elle sans l'idée de Dieu ? ».

En-deçà d'une réponse toujours en suspens, Camus cherche dans une civilisation qui oscille entre le nihilisme et les pseudo-réponses totalitaires, la pratique humble mais immédiate d'un espoir : une morale, un ordre, une règle.

La « pensée de midi » conduit ainsi à un combat lucide, parmi les hommes, de « solitaires » enracinés dans la contemplation, mais qui se veulent « solidaires », et savent à la fois que le mal, ici-bas, est irréductible, et qu'il ne faut jamais cesser de lutter contre lui. Plutôt qu'une doctrine, une attitude, – qui est amour du concret, du présent, du relatif reconnu comme tel –, l'attitude du « vrai médecin » dont parle *La Peste* et qui tente « sinon de sauver (les hommes), du moins de leur faire le moindre mal possible et parfois un peu de bien ». Journaliste, témoin de l'homme au cœur de la vie politique française, Camus a mené jour après jour ce tenace combat, où bien des chrétiens pourraient trouver l'exemple d'un engagement qui mette la politique à sa vraie place. Mais il y avait aussi chez Camus, surtout lorsqu'il écrivait *La Peste* (dont il dit avec profondeur qu'elle est, de tous ses livres, celui qui s'oppose le plus au christianisme), l'espoir que quelques hommes au moins puissent, par leurs propres forces, se libérer du mal, cette « peste » symbolique qui corrompt la création et les consciences. Camus croyait alors savoir « ce qu'il faut faire pour ne plus être un pestiféré ». Le mal, pour lui, restait extérieur à la conscience éveillée par la révolte. *La Peste* culmine à l'idéal d'une « sainteté sans Dieu ».

Cet ultime espoir s'effondre pour Camus dans les dernières années de sa vie. Devant le drame algérien, qui le touche dans sa chair, (car ce Français d'Algérie, qui fut un des premiers à dénoncer la condition humiliée des musulmans, sait aussi que sa mère est là-bas), devant un déchirement qui est le sien propre, Camus ne sait plus « ce qu'il faut faire ». Au-delà même des circonstances qui le contraignent à la profondeur, sa méditation explore d'une manière toujours plus aigüe les deux dimensions contradictoires (contradictoires en dehors de la Croix) de la condition humaine : l'angoisse et l'émerveillement.

D'une part, avec *La Chute* (1956), nous assistons à une intériorisation radicale du mal : l'absurde devient culpabilité personnelle, on pourrait presque dire : sens du péché. Jusqu'alors, pour Camus, le mal saisissait l'homme de l'extérieur : c'était la création qui était mauvaise, avec ses

souffrances incompréhensibles et ses enfants torturés. En somme, c'était le Créateur qui se trouvait mis en accusation, donc nié. *La Chute* décèle au contraire le mal au cœur même de l'homme, et ce mal, qui n'est pas une collection de péchés comme l'imaginent tant de chrétiens, mais un état fondamental de séparation et de mensonge, corrompt jusqu'au bien que l'homme peut faire : la sainteté sans Dieu dont rêvait Camus dans *La Peste* est ici implicitement dénoncée comme suffisance et illusion. Et c'est bien l'homme, tous et chacun, qui est responsable... Que *La Chute* éclate parfois en blasphèmes ne saurait étonner : pour explorer si profondément l'enfer de la condition humaine, il faut une grâce. Et recevoir cette grâce terrible, qui nous fait déceler en creux la présence divine, sans pouvoir encore se jeter dans cette présence, c'est se contraindre à blasphémer douloureusement.

Mais Camus, au même moment, pressent aussi la plénitude et la louange. Il peut enfin réaliser le pèlerinage grec, dont il rêvait depuis longtemps ; il réédite *L'Envers et l'Endroit* ; il écrit *L'Été* (1954) où bien souvent monte un chant qui célèbre le mystère de la création. Dans la beauté des choses et l'immense bénédiction du ciel de la Méditerranée, il rassasie « les deux soifs qu'on ne peut tromper longtemps sans que l'être se dessèche, je veux dire aimer et admirer », il pressent « quelque chose qui va plus loin que la morale. Si nous pouvions le nommer, quel silence ! », et déjà il le nomme : « le secret », « le mystère », « l'au-delà du plaisir ».

*La Chute - L'Été* : d'une part, l'« *exil* » irrémédiable, et dont l'homme est coupable. De l'autre, le « *royaume* » pressenti au cœur des choses. La « coïncidence des opposés », le « centre où convergent les lignes », Camus ne les aura trouvés que ce jour de janvier où le mystère, dans la grande extase de la mort, lui aura montré son visage – un visage fraternel. Peut-être avait-il déjà pressenti que le secret et l'amour coïncident, que le secret est un secret d'amour.

N'a-t-il pas écrit : « Ceux qui s'aiment et qui sont séparés peuvent vivre dans la douleur, mais ce n'est pas le désespoir : *ils savent que l'amour existe* ».